

apportaient leur livre ! C'était à qui lirait le premier.—Grand-papa Michel, disait une petite blondinette, si vous saviez combien j'ai été sage hier, certainement vous commenceriez par moi.—Grand-papa Michel, interrompait un gros petit bonhomme coiffé du bonnet de coton traditionnel, qui, sur cette face jouffle et rubiconde, faisait l'effet d'un cornet sur une pomme d'api, j'ai deux ans de plus que Madeleine et je lis couramment tandis qu'elle ne sait que ses lettres.

— C'est pour cela, interrompait le grand-père, que je commencerai par Madeleine. Vous savez, mes chers enfants, ce que nous répétait, dimanche dernier, M. le curé après l'évangile : " Notre Seigneur disait à ses apôtres : Laissez approcher de moi les petits." Eh bien, les grands-pères, qui représentent Dieu dans la famille, doivent suivre son exemple. Laissez donc approcher d'abord les plus faibles et les plus petits. Viens lire entre mes genoux, Madeleine ; Jacques, ce sera ton tour après ta sœur. C'est parce que tu es plus grand, plus fort et plus instruit, que tu dois la laisser passer avant toi. "

Lorsque les enfants avaient été sages toute la semaine, que les deux mères de famille étaient contentes de leurs nichées, il était convenu que le père Michel devait raconter une histoire. C'est qu'elles étaient belles les histoires du père Michel ! Tout comme le grand ouvrage de M. Thiers, elles embrassaient la Révolution française, le Consulat et l'Empire, elles entamaient même l'histoire de la Restauration. Le père Michel avait été mêlé à toutes ces grandes scènes avec un rôle modeste, il est vrai, mais il y avait été mêlé. Sa famille était religieuse, et elle avait couru de grands risques, du moins on le disait dans le pays, pendant la sombre période de la Terreur. Sous l'Empire, il avait fait, comme les jeunes gens de sa génération, ces merveilleuses campagnes qui conduisirent nos bataillons dans toutes les contrées de l'Europe. Revenu sain et sauf de ces terribles journées qui avaient couché tant de moissons humaines sur le champ de bataille, il s'était marié à l'époque de la Restauration. Tout lui avait prospéré, ses champs comme son foyer semblaient bénis, et quand on s'étonnait de son bonheur constant, il disait en souriant : " Que voulez-vous ? j'ai un talisman qui fait réussir tout ce que j'entreprends. "

Quel était ce talisman ? Il ne l'avait dit à personne, pas même à son fils et à sa fille. On avait remarqué seulement qu'il y avait une espèce d'armoire ou de placard dérobé dans l'épaisseur de la muraille et formant cachette, dont il portait toujours la clef sur lui. Il ne l'ouvrait que lorsqu'il était seul. Un jour cependant, la petite Madeleine, qui était sa favorite, étant entrée à l'improviste, le trouva priant devant un grand crucifix enfermé dans ce placard, et qui ressemblait aux crucifix que les prêtres suspendent dans leur chambre au dessus de